



Simon Stranger

LE POING LEVÉ

bayard

LE POING LEVÉ

Simon Stranger est un auteur norvégien de livres pour les enfants et pour les adultes.

Ouvrage initialement publié en Norvège en 2012 par Cappelen Damm
sous le titre : *Verdensrednerne*

© 2012, Cappelen Damm AS
© 2019, Bayard Éditions pour la traduction française
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 978-2-7470-5791-2
Dépôt légal : février 2019

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

SIMON STRANGER

**LE POING
LEVÉ**

Traduit du norvégien
par Hélène Hervieu

bayard

Première partie

1

Les tee-shirts

C'est tôt le matin, à la périphérie de la métropole de Dacca, au Bangladesh. La lumière du soleil fait briller les toits de tôle ondulée dans le bidonville et des volutes de fumée grise s'élèvent des milliers de petites cheminées vers le ciel. Une porte s'ouvre et effraie un coq qui s'éloigne en battant des ailes. Une jeune fille de douze ans sort, vêtue d'un sari couleur pêche : Reena. Elle fait de grands mouvements de bras et fredonne une chanson pop en passant devant les palettes et les sacs de plastique éventrés. Elle saute par-dessus un ruisseau d'eau savonneuse qu'on vient de jeter d'une fenêtre.

Un garçon de son âge pousse une charrette et bloque le chemin pendant quelques secondes. Elle l'a déjà remarqué, avec ses boucles de jais et ses yeux foncés. Le garçon ne dit rien mais lui adresse un large sourire avant de poursuivre sa route. Reena le regarde s'éloigner et tourner au coin de la rue.

Comment s'appelle-t-il? Où habite-t-il? Mais ce n'est pas le moment de penser à tout ça, sinon elle arrivera en retard au travail.

Des ouvrières de tout âge surgissent des rues adjacentes. À la fin, elles sont des milliers à avancer en procession le long de la route principale, dans la lumière du petit matin, pour rejoindre la zone industrielle. Une demi-heure plus tard, elle est arrivée à son lieu de travail. Un gigantesque hangar en tôle ondulée et en acier. Une queue se forme, constituée de corps de toutes tailles.

Reena retient son souffle et franchit la porte en métal derrière laquelle s'alignent, par centaines, les machines à coudre. Elle a juste le temps de se changer et d'aller aux toilettes avant que la sonnerie retentisse. Les portes extérieures sont fermées par des grilles en métal. Il s'agit maintenant de se concentrer sur le travail. De laisser les doigts travailler, vite, vite, encore plus vite, sans faire d'erreur, sans prendre de pause. Reena attrape dans une boîte à côté d'elle la manche d'un tee-shirt rouge et commence à coudre. Toutes les filles de la rangée ont une tâche bien précise, ont en charge une partie du vêtement. La manche, c'est elle. La même couture, encore et encore. Surfin' Honolulu, il y a marqué sur le devant du tee-shirt. Reena ne sait pas ce que cela signifie. Elle coud le bord de la manche, coupe les fils et s'attaque à la suivante. La coud, coupe les fils et prend la suivante. Vite, vite, vite.

*

C'est la fin du mois de mars à Oslo et les températures se sont enfin radoucies. La neige a fondu puis a coulé le long des trottoirs. Les stalactites ont fini de goutter et ont disparu. On a ressorti les tables sur les terrasses des cafés

sur l'avenue Karl-Johan et les gens se pressent dans la ville avec des sacs de courses en suçant des glaces, à l'image d'Emilie et Ida.

Emilie s'arrête devant un tee-shirt rouge exposé en vitrine. Elle a besoin de nouveaux vêtements. Dans sa penderie, la plupart de ses tops et tee-shirts ont l'air d'avoir fait leur temps et ne sont plus à la mode. Elle a demandé de l'argent à son père pour aller en ville faire du shopping. Il a un peu rechigné mais a fini par céder et lui a donné quelques billets de cent couronnes¹. Et maintenant elle est ici.

Emilie se contemple dans le miroir, vérifie si son maquillage est bien comme il faut et resserre l'élastique de la queue de cheval qui rassemble ses longs cheveux blonds.

– Oh, regarde ce tee-shirt ! dit-elle.

Ida s'arrête aussi et lèche sa glace qui est en train de couler sur le biscuit. Ida est la personne qui fait le plus rire Emilie, et elle est aussi celle à qui elle peut tout dire. Elles habitent tout près l'une de l'autre depuis l'école primaire, mais c'est seulement l'année dernière qu'elles sont devenues les meilleures amies du monde. Ida avec ses cheveux bruns et ses blagues vaseuses. Elles vont ensemble au lycée et dorment souvent l'une chez l'autre, passant leurs soirées à feuilleter des magazines de mode, manger des bonbons et discuter des garçons. Ida montre du doigt une robe noire, suspendue à côté du tee-shirt rouge.

1. 100 couronnes = environ 9 €. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

– Et celle-là, qu’est-ce que t’en penses ?

– Pour la fête, tu veux dire ?

– Oui.

Samedi prochain, il y a une fête chez un garçon d’une autre classe, et Mathias y sera. Mathias est le seul garçon du lycée qu’Emilie cherche des yeux à la récréation. Le seul qui la mette mal à l’aise quand elle se retrouve avec lui dans la queue devant la cantine à la pause de midi. Mathias avec ses boucles blondes et ses yeux bleus, Mathias avec son regard sûr de lui et ses bras musclés par toutes les heures passées au club d’aviron. Il viendra à la fête.

– Humm. Elle est pas mal, dit Emilie. Tu viens, on entre ?

Ida finit vite sa glace avant de répondre qu’elle vient d’y aller et qu’elle préfère faire un tour chez Zara.

– OK. On se retrouve ici après, alors ?

– Ça marche.

Emilie prend l’Escalator jusqu’au premier étage. Ses yeux parcourent les portants de vêtements et elle se dirige vers le rayon tee-shirts. Le rouge irait bien avec un jean. Elle en décroche un et examine le motif.

Une impression en blanc avec une écriture des années soixante. *Surfin’ Honolulu*, et une grosse vague blanche.

Un garçon aux cheveux bruns ébouriffés se plante à côté d’elle. Il paraît nerveux, jette des regards inquiets autour de lui et croise son regard.

« Qu’est-ce qu’il fabrique ? Est-ce qu’il va voler quelque chose ? », s’interroge Emilie, se sentant gagnée elle aussi par

la nervosité. Mais au lieu de prendre un tee-shirt et de le fourrer dans son sac, il sort une petite pile d'autocollants de la poche de son pantalon. Il les tient pressés contre son ventre et la regarde d'un air provocant tandis qu'il détache un autocollant avec l'ongle. Puis il le colle sur le code-barres et pousse le cintre avec le tee-shirt dans sa direction avant de faire la même chose avec celui d'à côté.

Emilie soulève l'étiquette avec le prix et lit :

Prenez du plaisir à porter ce tee-shirt.

Les esclaves qui l'ont cousu n'en ont pas eu.

[lessauveursdumonde.blogspot.com]

C'est quoi, ça ? Une action ?

Le garçon a compris qu'Emilie n'allait pas le dénoncer, car il continue à coller ses autocollants. Une vendeuse se dirige vers eux avec une pile de pantalons dans les bras. Elle s'arrête et tend la main vers le portant où sont suspendus les tee-shirts. Se doute-t-elle de quelque chose ? Si elle soulève un des tee-shirts près d'elle, elle va tout découvrir.

Emilie tient le sien devant elle, mais de telle façon que l'autocollant ne se voie pas.

– Bonjour, lance-t-elle avec son plus beau sourire. Je ne sais pas si cette couleur me va... Qu'est-ce que vous en pensez ?

La vendeuse lui jette un regard indifférent et répond avec un fort accent suédois que le rouge est une très belle

couleur, qu'elle est spécialement à la mode cette année et que ce modèle a beaucoup de succès.

– Merci beaucoup, dit Emilie.

La vendeuse lui sourit poliment et continue son chemin avec sa pile de pantalons dans les bras, tandis que son trousseau de clés bat contre sa cuisse.

Emilie, contente d'elle, se tourne vers le garçon, s'attendant à un geste ou un mot de remerciement, mais il continue à coller ses autocollants sans faire attention à elle.

– Tu sais comment ces tee-shirts sont fabriqués ? demande-t-il finalement.

– Par des gens en Chine, non ?

– Regarde.

Il indique l'étiquette où est marqué *Made in Bangladesh*.

– Est-ce que tu sais que ce sont souvent des enfants qui travaillent dans ces usines ? Qu'ils ne peuvent pas aller aux toilettes quand ils veulent ? Et tu sais combien ils gagnent ?

Emilie ne répond pas. Le garçon annonce sur un air triomphant :

– Six couronnes par jour¹. Mais ça, c'est seulement s'ils réussissent à coudre quatre-vingt-dix tee-shirts par jour. En d'autres termes, sept øre² par pièce. Ils sont obligés de faire des heures sup, ils sont punis s'ils parlent, et on leur retire une partie de leur salaire s'ils vont aux toilettes. Alors, tu

1. Soit l'équivalent de 0,63 €.

2. Soit 0,006 €...

veux toujours l'acheter ? demande-t-il sur un ton sarcastique en pointant son doigt vers le portant.

Il soutient son regard l'espace d'une ou deux secondes, puis il s'éloigne vers l'Escalator. Emilie aperçoit une robe d'été sur le portant voisin. Elle aurait bien aimé l'essayer, mais quelque chose de plus fort la pousse à suivre ce garçon. À prendre l'Escalator qui descend et à sortir dans la rue.

L'inconnu se dirige vers la place Egertorget.

– Attends ! crie Emilie en le rattrapant, mais il continue son chemin, imperturbable, comme si elle n'était pas là.

– C'est quoi, ce groupe ? Les Sauveurs du monde ?

Le garçon s'arrête devant un homme assez gros d'Europe de l'Est qui joue de l'accordéon et tire une bouteille d'eau de son sac. Sa frange lui tombe sur le visage et il la rejette en arrière d'un geste automatique.

– Bon, tu t'appelles comment ?

– Emilie.

– Je vais être honnête avec toi, Emilie. Je ne crois pas que les Sauveurs du monde soient quelque chose pour toi. En tout cas, tu n'as pas l'air d'avoir le profil.

Il boit une gorgée à la bouteille et revisse le bouchon.

« Et si c'était vrai ? », pense Emilie. Elle a envie de tourner les talons, mais ce serait lui donner raison. Il faut qu'elle le contredise, qu'elle lui montre qu'il se trompe.

– Et toi, tu t'appelles comment ? demande-t-elle sur le même ton calme que lui.

– Antonio...

– OK, Antonio. Tes chaussures Adidas, là. Elles viennent d'où, tu crois?

Il ne répond pas.

– Tu crois qu'elles sont fabriquées de manière plus vertueuse?

– J'essaie en tout cas de faire bouger les choses. Tu le fais, toi?

– Je t'ai aidé là-haut...

À cet instant, Ida sort de chez Zara avec deux sacs de courses.

– Ida! s'écrie Emilie en lui faisant signe de la main.

Puis elle la rejoint d'un pas décidé, sans le regarder, sans même lui dire *eh bien, salut*.

– C'était qui? veut savoir Ida.

– Aucune idée. Un imbécile.

Emilie secoue la tête. Malgré cela elle ne peut s'empêcher de se retourner et de le chercher des yeux. Antonio, lui, ne s'est pas retourné comme elle l'espérait secrètement; il trace sa route. Un dos qui disparaît dans la foule.

– Tu as trouvé ce que tu voulais?

Ida lui montre ses sacs. Un nouveau pantalon. Un top. Une robe pour la fête de samedi. Elles remontent la rue, passent devant une plate-bande avec des herbes hautes.

– Qu'est-ce que tu as acheté?

– Rien..., répond Emilie.

– Je suis passée l'autre jour chez Mango. Il y a une robe là-bas qui te plairait, je crois.

Emilie tend la main, frôle du bout des doigts les herbes qui se courbent à son contact.

– Elle était bien ?

– Oui, je crois qu'elle t'irait.

– Merci, je regarderai sur Internet quand je serai à la maison, répond Emilie.

Elle lâche les herbes qui restent à se balancer sur le bord de la route, tandis qu'Ida et elle continuent de descendre l'avenue Karl-Johan.

*

Reena casse un brin d'herbe sur le bord de la route et le mâchouille en attendant qu'un camion la dépasse. Un vrombissement de moteur, un nuage de poussière qui s'envole. Elle se remet à avancer le long de la route principale, en compagnie de ses amies. Elles ont terminé leur journée et rentrent chez elles. Enfin elle a pu étirer son dos et aller aux toilettes. Elle a mal aux mains mais ses jambes sont légères.

Une demi-heure plus tard, elles arrivent en ville et se faufilent dans la foule.

De loin, le bidonville sent le charbon, l'essence et le plastique brûlé, mais à l'intérieur des ruelles, on reconnaît l'odeur du riz cuit, des roti¹, du chili. On entend le tintement des assiettes et le cliquetis des couverts. Un brouhaha de voix, quelqu'un chante,

1. D'origine indienne, les *roti* sont des sortes de chapatis ou *naans*, des galettes plates sans levure à base de farine et d'eau.

un bébé pleure. Reena salue une vieille dame courbée en deux qui est toujours assise sur le pas de la porte d'une maison. Puis elle tourne au coin de la rue et arrive enfin chez elle.

Sa mère et ses sœurs préparent le repas. Son petit frère met la table, tandis que son père est encore au travail. Sa mère porte un sari turquoise avec une bordure argentée en bas et elle touille dans une casserole sur le feu. La sueur mêlée à la vapeur qui s'élève du plat rend ses joues humides.

– Tu as faim ?

– Oui, maman.

– Alors lave-toi les mains, ma fille, nous allons manger, dit sa mère en l'embrassant sur la joue.

2

«Ne clique pas ICI»

À peine a-t-elle franchi le seuil de la porte qu'Emilie reconnaît l'odeur des spaghettis bolognaise. Dans le salon, son petit frère Sebastian est penché sur sa Nintendo, ses pouces appuyant à toute vitesse sur les touches.

Son père met la poêle dans l'évier et ouvre le robinet. Ça crépite, et un nuage de vapeur s'élève dans l'air.

– Coucou ! crie Emilie comme tous les soirs.

Son père ferme le robinet et tend sa joue, pour qu'Emilie lui donne un baiser.

– Ce sera prêt dans dix minutes, annonce-t-il.

– Super. Je me débarrasse juste de mes affaires et j'arrive.

Pour Emilie, cela ne consiste pas seulement à enlever sa veste et à trouver une patère où elle ne risque pas de tomber. Cela signifie aussi aller aux toilettes, vérifier son maquillage, s'asseoir à son bureau et écouter le moteur du disque dur qui se réveille. Ida lui a déjà envoyé le lien pour la collection printemps été de Mango ainsi qu'une photo

de la robe noire en question. La publicité montre une fille mince qui pose devant une épave de voiture, où l'herbe a poussé entre les enjoliveurs et les fenêtres. Le maquillage est exagéré, les cheveux ébouriffés, mais la robe est jolie. Trois cent quatre-vingt-dix-neuf couronnes¹.

– Le repas est prêt, crie son père.

– J'arrive ! répond Emilie en cliquant sur une autre image de la robe, où l'on voit mieux les détails.

Aucun doute, c'est bien la robe qu'il lui faut pour la fête, mais en a-t-elle les moyens ? Si elle demande un peu plus d'argent à ses parents, ça ira. Elle aurait aussi dû recharger sa carte de téléphone, elle n'aime pas réclamer de grosses sommes à la fois, mais ce n'est pas non plus comme si elle s'achetait des vêtements tous les jours. « En tout cas, pas autant que beaucoup d'élèves du lycée », se dit-elle en continuant de cliquer sur d'autres vêtements. Des pantalons. Des chemisiers. Des chaussures.

Un mannequin aux cheveux bruns lui fait penser à Antonio. Le garçon avec les autocollants. C'était quoi déjà le nom du site qu'il avait collé sur les tee-shirts ? C'était une adresse de blog. Ah ça lui revient et elle tape : www.lessauveursdumonde.blogspot.com.

Au même moment, son père l'appelle à nouveau. Il déteste que la nourriture refroidisse. C'est une des rares choses qui le mettent vraiment en colère. La page est en train de se charger. Un tee-shirt.

1. Soit environ 42 €.

– Emilie ?

– Oui, j’arrive ! crie-t-elle avant de se dépêcher d’aller à table.

L’image de l’écran change sans qu’Emilie le voie. Le tee-shirt disparaît lentement pour laisser la place à une immense salle remplie d’ouvrières penchées chacune au-dessus d’une machine à coudre. Tandis qu’elle se sert un verre d’eau et commence à enrôler les spaghettis dans le creux de sa cuillère, l’image de l’usine est remplacée par une photo d’une plantation de coton en Inde. Deux fillettes de huit ou neuf ans récoltent les boules de coton. Une autre image montre un hangar en ruine où des gens sont entassés. Puis réapparaît une photo d’une adolescente occidentale avec le chemisier qui a été cousu dans cette usine.

Emilie a fini de manger. Elle a fini de répondre aux questions sur ce qu’elle a fait en ville et a fini d’écouter les histoires de son petit frère sur l’école. Elle s’est appliquée à manger à la même vitesse que d’habitude, à rincer son assiette et à la mettre au lave-vaisselle, alors qu’elle n’a qu’une envie : retourner dans sa chambre, fermer la porte et continuer à regarder le site.

Enfin, elle y est. Sans qu’elle puisse bien se l’expliquer, une étrange excitation s’empare d’elle.

Sais-tu comment ceci a été fabriqué ?

Veux-tu vraiment le savoir ?

Si tu veux continuer à vivre dans l'ignorance : ne clique pas
ICI.

Le mot « ICI » l'attire, c'est plus fort qu'elle. Elle glisse la flèche sur le mot et clique dessus. La page des Sauveurs du monde apparaît.

La page d'accueil est réalisée à partir d'un modèle sur blogspot et montre une plage quelque part, avec un ciel rose pastel.

Emilie se met à lire. Elle consulte des articles sur les enfants qui travaillent entre dix et quatorze heures par jour devant une machine à coudre, six jours par semaine. Des gens qui sont frappés s'ils commettent la moindre erreur. Elle lit des interviews d'ouvrières du textile au Bangladesh qui racontent qu'elles n'ont pas assez pour vivre, même si elles se tuent à la tâche, et qu'avec le salaire minimum elles peuvent tout juste survivre. Elles ne gagnent que six couronnes¹ par jour. « C'est pas possible... Si chacun payait seulement une couronne² de plus pour chaque tee-shirt et que cette couronne allait directement dans la poche de celle qui cousait le vêtement, songe Emilie, tout serait résolu. Les ouvrières auraient leur salaire plus que doublé, il n'y aurait plus de problème. Une couronne ! Pourquoi n'y a-t-il pas plus de personnes au courant de ça ? »

1. Soit 0,63 €.

2. Soit 0,10 €.

C'est l'instant que choisit son iPhone pour vibrer sur son bureau.

Elle appuie sur l'écran et fait pivoter sa chaise.

– Salut Ida.

– Salut. Tu as fait ton devoir de religion pour demain ?

– Non, j'allais m'y mettre justement, dit Emilie en ouvrant une nouvelle fenêtre sur son écran.

La page sur les Sauveurs du monde glisse en bas de l'écran, à peine visible.

– Je suis en train d'écrire sur le ramadan, continue Ida, le mois du jeûne.

– Euh..., répond Emilie en tapant « ramadan » sur Google.

– Ça te dirait de m'accompagner demain au centre commercial ?

– Oui, bonne idée. Mais il faut d'abord que je demande un peu d'argent à mes parents.

– Au fait, t'as regardé la robe ?

– Oui, j'irai l'essayer un de ces jours. Tu viendras avec moi ?

– Bien sûr. T'as pas remarqué comme Mathias n'arrêtait pas de te regarder aujourd'hui ?

– Sérieux ?

– À la pause de midi.

– Mon Dieu ! répond Emilie en éclatant de rire. Il me faut cette robe, il me la faut absolument !

– On n'a qu'à y aller après la dernière heure de cours, si tu veux.

– Parfait. Alors à demain !

Emilie commence à se renseigner sur le ramadan. Lit que les croyants arrêtent de manger par solidarité avec ceux qui n'ont pas de nourriture. Elle trouve la liste des pays avec le plus de musulmans pratiquants. Le Pakistan, l'Inde puis le Bangladesh en troisième position, avec plus de quatre-vingts pour cent de musulmans sur les cent quarante-huit millions d'habitants. Le Bangladesh.

C'est là qu'a été fabriqué le tee-shirt rouge.

Elle ouvre le site de partage de photos *Flickr* et regarde des images de la capitale Dacca. Le long du fleuve s'amoncellent des montagnes de déchets. On y voit des amas de piles usagées au sommet desquels des enfants et des adultes accroupis font le tri. Certains récupèrent le charbon central dans les piles salines, tandis que d'autres rassemblent les minuscules bouts de cuivre et les restes de zinc, avant de tout revendre aux usines qui fabriqueront de nouvelles piles. D'autres brûlent les emballages en plastique et vendent les morceaux fondus à la production industrielle. Ils gagnent entre dix et quinze taka, soit environ dix centimes d'euro par jour.

Est-ce que ce plastique est réutilisé pour fabriquer des jeux ? Des emballages de choses qu'elle achète ou l'ordinateur qu'elle a devant elle ? Est-ce que les enfants sur les montagnes de déchets ont un rapport avec les piles qu'ils ont ici à la maison ? Avec sa souris sans fil ? Leur alarme incendie ou son réveille-matin ? Elle continue de cliquer.

Des visages d'enfants, noirs de suie avec des yeux blancs lumineux. Un nouveau-né au milieu de la décharge, dans les bras d'une jeune fille.

« C'est trop de misère d'un seul coup. Trop loin d'ici », pense Emilie qui ferme la fenêtre et essaie de rédiger quelques lignes sur le ramadan en vain. La fenêtre avec les Sauveurs du monde est tout près du texte qu'elle écrit et la perturbe. Elle finit par craquer et l'ouvre en grand pour continuer à lire. L'industrie textile n'est clairement pas la seule à traiter ses ouvriers comme des esclaves. C'est la même chose dans la production de jouets, de lecteurs DVD. De maquillage. Tout. Est-ce qu'elle le savait ? À la fois oui et non. Elle ne connaissait pas tous les détails. Toutes ces règles absurdes interdisant d'aller aux toilettes quand on veut, ou obligeant à faire des heures supplémentaires. Ignorait que les employés sont souvent des enfants et qu'ils habitent sur place, dans les usines. Qu'ils gagnent si peu qu'ils n'ont pas de quoi vivre. Non, elle ne le savait pas.

Nous avons commencé à faire de la terre un meilleur endroit pour vivre. Et toi ?

Clique ICI si toi aussi, tu veux faire bouger les choses.

Que se passe-t-il si on appuie là ? Qui sont ces jeunes ? Combien sont-ils ?

Emilie continue à lire. Un mot qui revient en permanence est *Sweatshops*, « Usines d'esclaves. » Elle tape

sur Google le mot anglais et obtient un million huit cent mille résultats. Par quoi commencer ? Et que faire pour changer la situation ? Déménager à la campagne et coudre ses propres vêtements, manger les légumes qu'on aura soi-même cultivés et vivre sans ordinateurs ni téléphones portables ? Laisse tomber. Ce n'est pas possible. Et pourquoi serait-elle seule responsable parce qu'elle achète ces produits ? Il doit bien y avoir des règles internationales pour vérifier si les choses se passent dans un cadre légal ? Des organisations qui suivent ça de près ?

Elle ferme la fenêtre des Sauveurs du monde, faisant disparaître par la même occasion toutes les images, et elle reprend son devoir sur le ramadan.

T'as pas remarqué comme Mathias n'arrêtait pas de te regarder aujourd'hui ?